



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Téléphone : 522-61-32 (poste 24)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-XABC : 4841-48 D Paris.

VENEZ, VENEZ TOUS...

Mes Chers Amis,

Dans le dernier numéro du « Lien », je me suis adressé particulièrement aux parisiens et banlieusards. Aujourd'hui c'est à tous les anciens prisonniers de guerre de France et même d'ailleurs que j'écris ces lignes.

Notre Assemblée Générale approche. Avec elle nous fêterons à nouveau le printemps... Printemps en nos cœurs aussi en ce jour de fête où, en compagnie de nos épouses, nous sablerons le champagne en l'honneur de notre Amicale qui plus vaillante que jamais ne décrochera qu'avec le dernier survivant et... le plus tard possible...

Nous avons devant nous encore bien des rencontres en perspectives au cours desquelles nous aurons la joie de nous retrouver, de revoir de bons vieux copains, de nous remémorer des souvenirs de notre jeunesse, souvenirs de captivité, si lointains et si proches en même temps, en compagnie d'amis qui, pendant une « éternité » ont partagé notre sort.

Aussi, toi qui hésites car tu ne te sens pas en forme... Toi qui trouves que cette dépense est par trop onéreuse et dépasse tes moyens... Toi qui crains le voyage un peu fatigant... Toi, dont ton épouse n'est pas enthousiaste... laisse-toi convaincre malgré tout, tu ne le regretteras pas. Renseigne-toi auprès de ceux qui participent régulièrement à nos rencontres : ils te feront part du bonheur qu'ils ont éprouvé de s'être retrouvés et du bien qu'ils ont ressenti pendant cette journée de réjouissances.

Ce n'est pas un coup de vieux que tu prendras mais le contraire, tu ressentiras « un vrai souffle de jeunesse ».

Je m'adresse personnellement à toi, mon cher ami, VIENS... VIENS... tu me feras plaisir et tu te le feras également. VIENS, car cette rencontre nous fera à tous chaud au cœur. VIENS, car si tu étais absent, tu nous manquerais beaucoup.

Tu as dû lire comme moi, il y a quelque temps, sur un des numéros du « Lien », une lettre d'un de nos amis qui, en découvrant notre Amicale, n'a pu s'empêcher de nous décrire toute sa joie et son émotion en spécifiant que jamais plus il ne manquerait notre Assemblée, même s'il devait s'y rendre à pied !... Et pour ne rien te cacher c'était un nantais, et de Nantes à Paris ?... Il est vrai qu'il continue à faire du sport ! Et qu'il aurait pu demeurer encore plus loin !

Je ne t'en demande pas tant. Je veux simplement t'exprimer le plaisir et le bien que me ferait ta présence parmi nous.

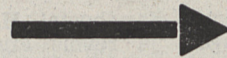
Et vous ma Chère Amie, vous ne serez pas déplacée parmi nous, bien au contraire car vous faites partie intégrante de notre Amicale et si le fait de faire quelques pas en ma compagnie ne vous est pas trop pénible, permettez-moi de vous inviter pour la première danse...

VENEZ... VENEZ TOUS, et profitons de l'Assemblée 1984 pour ajouter à nos nombreux souvenirs, ceux d'une journée particulièrement faste.

A bientôt.

Robert VERBA.

Retenez bien
cette date



Dimanche
25
Mars
1984

Assemblée Générale de l'Amicale VB - X ABC

à 9 heures

Messe à l'église N.-D. de Vincennes, 82, rue Raymond du Temple à Vincennes. Métro : Château de Vincennes.

à 10 heures

ASSEMBLEE GENERALE

à LA CHESNAIE DU ROY, Route de la Pyramide, Bois de Vincennes (Les Floralies) PARIS.
Métro : Château de Vincennes

Les camarades désireux de poser leur candidature au Comité directeur sont priés de les adresser avant le 21 Mars 1984.

Nous faisons un appel particulier à nos camarades pour qu'ils fassent acte de candidature, surtout ceux de la région parisienne, car le travail ne manque pas au bureau.

ORDRE DU JOUR :

- Approbation des P.V. des Assemblées Générales ordinaire et extraordinaire du 27 Mars 1983.
- Rapport moral.
- Rapport financier.
- Nomination des Commissaires aux Comptes.
- Renouvellement partiel du Bureau.
- Divers.

Au cas où le quorum ne serait pas atteint, une assemblée générale extraordinaire sera convoquée le même jour, immédiatement après l'assemblée générale.

—o—

A 13 heures

A LA CHESNAIE DU ROY

Après les délibérations de l'Assemblée Générale :

**BANQUET
DU
TRENTE-NEUVIEME ANNIVERSAIRE**

MENU

Mousse de Saumon Sauce Tartare
Gratin de Fruits de Mer
Sauté de Veau Marengo
Deux Légumes
Plateau de Fromages
Bombe Glacée Antillaise

VINS

Muscadet de Sèvres et Maine
Bordeaux Rouge 1979
Croze Hermitage
Café

On s'inscrit dès maintenant au siège de l'Amicale.
Clôture des inscriptions : 21 Mars 1984.

Prix du repas 163 F tout compris

A partir de 16 heures :

**MATINEE DANSANTE ET RECREATIVE
avec Grand Orchestre**

Tous les membres de l'Amicale et leurs familles sont cordialement invités.

Entrée Gratuite

Sur le Lien de décembre, c'est par erreur que nous avons indiqué la date du 27 Mars pour l'Assemblée Générale, il fallait lire : **25 Mars 1984.**

Hommage à Henri STORCK

Henri STORCK nous a quittés

Il avait 82 ans. Depuis quatre ans, il vivait dans une chaise roulante par suite d'une fracture du col du fémur. Et pourtant il était un des plus actifs vice-présidents de l'Amicale, bien qu'habitant Angers. Le téléphone le reliait à la Rédaction du Lien. Il prenait une grande part à la vie de son Amicale et ne pouvant plus se déplacer sur le terrain il participait à nos réunions mensuelles par le truchement du téléphone. Avant son accident, il était toujours présent aux réunions mensuelles du Bureau et participait au dîner du premier jeudi. Ces soirs là, Jeanne, sa chère compagne, le voyait arriver à la maison vers 1 heure du matin après le trajet ferroviaire Paris-Angers.

A 82 ans il a largué les amarres. Il nous a quittés en dormant. Belle mort pour le « Vieux Lion ». Car c'était un battant qui ne renonçait jamais. Sa vie fut bien remplie. Une vie que d'autres connaissent mieux que moi. Notre ami Paul Ducloux par exemple, compagnon de captivité de notre ami Henri STORCK, et qui nous a adressé un article concernant notre camarade disparu.

H. PERRON.

J'avais un bon camarade...

Samedi pluvieux et sombre... je suis tranquillement installé dans mon bureau, je lis. Je suis interrompu par une « étrange » sonnerie du téléphone... Prémonition sans doute je prévoyais une mauvaise nouvelle... Jeanne STORCK était au bout du fil ; en écoutant cette voix — avant même toute explication — j'ai compris qu'Henri n'était plus... le long calvaire avait pris fin !

Une quinzaine de jours auparavant j'avais eu longue conversation avec Jeanne. Avec Henri ils venaient de déménager pour trouver un coin plus tranquille. Henri se reposait.

Ma peine est grande.

Dans « Le Lien » de juin 1980, mon article intitulé « A Henri STORCK » a montré à mes lecteurs que notre première rencontre a eu lieu, courant 1941, à la chambre 6 de la baraque 5 du Stalag XC à Nienburg-sur-Weser.

Nos retrouvailles ont eu lieu, il y a une quinzaine d'années, quand j'ai pris connaissance de l'existence de notre Amicale. Ma première lettre

Suite page 2.

ans la Lande de Lunebourg

Le matin, c'est la réception des invités, pendant que l'orchestre de la Police de Hesse joue des airs entraînants.

Vers 11 heures, les invités étrangers sont priés de descendre dans une salle située au sous-sol de l'immense restaurant que nous occupons. C'est tout simplement pour nous offrir un repas copieux et gratuit. Les Allemands, restés à leur place, dans la grande salle, mangent une potée, coûtant 5 marks.

L'après-midi est consacré aux allocutions — une bonne dizaine — presque toujours en langue allemande. Le thème central repose sur la construction de l'Europe unie.

Entre chaque discours, les jeunes filles d'une chorale viennent chanter ou bien c'est un groupe d'enfants qui se mettent à danser.

Le discours de clôture est suivi de l'Hymne Européen.

Nous sommes venus à ce rassemblement en auto-car et c'est ce même véhicule qui doit nous conduire à Berlin (33 Allemands et 20 Français).

En fin de journée, nous allons, tous, dans un restaurant de campagne.

A peine assis, des hommes de notre génération, qui son en train de dîner et qui nous ont entendus parler en français, se lèvent pour venir nous serrer, longuement, les mains.

Même car et mêmes passagers : 33 allemands et 20 français pour le départ à Berlin.

Les autoroutes allemandes sont monotones. On roule, le plus souvent, entre des forêts de sapins et parfois entre des champs ou des prés. Il est rare d'apercevoir des villages proches. Ce qui n'empêche pas que l'agriculture allemande soit très importante.

Vers midi, le car s'arrête à Helmsted. C'est une petite ville, mais très connue. De nombreux cars stationnent près d'un grand restaurant. Pourquoi toute cette agitation ? Tout simplement parce que nous sommes à la frontière et que nous entrons dans la D.D.R. (Deutsch Demokratisk Republic) ou Allemagne de l'Est.

Le car avance et après une petite attente, on voit un soldat qui se dirige, lentement vers nous. Il monte dans le car, sans précipitation, pour ramasser les passeports. Un bon quart d'heure plus tard on le voit revenir. Les passeports ont été visés et il les remet un par un, en comparant la photo d'identité et la personne qui est devant lui. Puis, après avoir fait le tour du car et parlé au chauffeur, il rentre à petits pas dans son bureau.

On peut alors repartir sur l'auto-route qui est moins fréquentée qu'à l'ouest. Mais il y a, quand même, des camions et des cars qui roulent à bonne vitesse.

Au bout d'une heure, on s'arrête près d'une maison isolée, le long de la route. C'est un dépôt de l'Etat, où l'on peut trouver, principalement, des alcools, des cigarettes et cigares, des parfums et d'autres produits, tous détaxés.

Comme il y a plusieurs cars arrêtés, c'est presque une bataille pour se faire servir par 3 femmes débordées.

Les marques exposées sont surtout françaises, anglaises et italiennes. Il y a même du bourbon américain.

Vers 17 heures, nous entrons à Berlin-Ouest, par la zone soviétique. Nous allons loger dans un hôtel assez bizarre. Chaque étage — et il y en a quatre — est un hôtel différent. Le quatrième est pourvu d'un grand balcon qui surplombe une large avenue, en plein centre de la ville. Des voitures passent constamment, dans les deux sens, mais à petite vitesse. De chaque côté de notre hôtel, il y a une boîte de nuit. L'une d'elles s'appelle « Mes amis » et c'est écrit en français.

Pour aller sur la grande artère de Berlin, le Kurfurstendamm, que les Berlinoises appellent le Ku-damm, nous prenons une rue adjacente, dans laquelle se trouve l'Institut Français, qui a été construit récemment. Les dégâts sont très importants et il y a eu plusieurs morts et de nombreux blessés.

C'est Bismarck qui avait décidé, il y a un siècle, d'entreprendre les travaux gigantesques d'une avenue, large de 53 mètres et longue de 3,5 kilomètres : le Ku-Damm. C'est dans cette avenue, pleine d'animation, aussi bien de jour que de nuit, que l'on peut voir : les grands magasins, les vieilles brasseries, les cafés célèbres de toutes sortes et une multitude d'autres attractions.

Le Ku-Damm est illuminé la nuit de tous côtés et la vie nocturne y est intense.

Il existe dans le Ku-Damm un immeuble de 22 étages, L'Europa-Center, où cohabitent des commerces les plus variés, ainsi que des cabarets, des spectacles de tous genres, une patinoire, une piscine et des jeux d'eau splendides, mais compliqués, à tel point qu'on les retrouve dehors.

Un peu plus loin, on peut entrer dans un magasin énorme, le KA-DEWE. Le rayon d'alimentation, bien achalandé, est au dernier étage. La plupart des vins et alcools sont français, de même que les fromages. Naturellement, les clients peuvent acheter aussi des vins allemands et italiens.

Le jour où nous étions là, nous avons vu des employés du cuisinier Bocuse, qui préparaient, sans doute, des plats, pour la clientèle berlinoise.

Pour notre voyage, il avait été entendu d'avance, que tous les soirs, on dînerait ensemble, dans un même restaurant (54 personnes avec le chauffeur). Mais le restaurant changeait chaque jour. Par contre, les déjeuners de midi seraient pris par groupes, dans des restaurants au choix de chacun.

Le premier soir à Berlin, nous avons dîné dans une brasserie ancienne, tout en bois, où il existe plusieurs salles de tailles différentes. On peut manger à Berlin, à midi ou le soir — et dans toute l'Allemagne de l'Ouest — pour 15 marks par personne, bière comprise, soit 50 F environ.

Le lendemain de notre arrivée, nous avons fait le circuit classique de Berlin-Ouest, en auto-car, avec un guide parlant aussi bien le français que l'allemand.

Berlin est une ville très étendue. Elle est aussi grande que l'ancienne Seine, c'est-à-dire Paris et toutes les communes environnantes.

Pour en revenir au circuit, nous avons vu assez rapidement : le Stade des Sports où se sont déroulés les Jeux Olympiques de 1936, les beaux quartiers qui ont beaucoup de charme, le quartier des Turcs qui en a moins (il y a 130.000 Turcs qui vivent à Berlin-Ouest), le Reichstag, qu'on ne visite pas, le Palais des Congrès, le Tiergarten (parc des animaux), la porte de Brandebourg, qu'on voit de près, mais qui est à Berlin-Est.

La Sprée, rivière de Berlin, qui serpente et que nous retrouvons plusieurs fois, le port fluvial qui traite un trafic important : on y voit des montagnes de charbon, le Château de Charlottenburg qui n'en finit pas en longueur et puis tous les monuments et musées — très divers — de l'ancienne capitale allemande.

On visite aussi le mémorial de Plotzensee, ancienne maison pénitentiaire, avant la prise de pouvoir de Hitler, et qui par la suite, dès 1933, a servi de lieu d'exécution, jusqu'à la fin de la guerre en 1945.

OFFRE SPÉCIALE AUX LECTEURS du « LIEN » et à LEURS FAMILLES

100 CARTES DE VISITE, en boîte plastique (Maximum 3 lignes imprimées. Sans relief)

Prix franco : 60 F

100 cartes en plus pour : 30 F

Si possible, joindre une de vos anciennes cartes pour le modèle des caractères, nous emploierons les mêmes ou les plus approchantes.

Toute commande doit être rédigée en lettres d'imprimerie pour éviter les erreurs.

Commande à adresser à :

Imprimerie J. ROMAIN
79110 CHEF-BOUTONNE

Toute commande doit être accompagnée de son chèque de règlement. Merci.

Plus de 2500 personnes — des opposants au régime nazi — ont trouvé la mort, par pendaison, dans un hangar de briques rouges.

Pour accéder au Musée Commémoratif, créé en 1968, il faut emprunter la Stauffenbergstrasse, en souvenir du Colonel Comte Stauffenberg, qui, le 20 juillet 1944 a placé une bombe près de Hitler, dans le baraquement qui faisait office de quartier général. La bombe explosa, mais entre temps Hitler s'était déplacé et ne fut que légèrement blessé.

Stauffenberg et les autres conjurés furent fusillés le soir même. Un général se donna la mort. D'autres militaires furent pendus ou étranglés. Au total 200 hommes environ ont été exécutés, pour cet attentat, dont une centaine à Plotzensee.

Au cours de la visite de Berlin, on ne peut pas oublier une installation, qu'on retrouve, sans la chercher, et c'est, bien sûr, le Mur de Berlin, construit par le gouvernement de la R.D.A.

A un endroit, près de l'ancienne Postdamer Platz, on peut monter sur un escalier, pour regarder « de l'autre côté ». Mais il n'y a pas grand chose à voir : simplement une étendue d'herbe jaunée, des barbelés et beaucoup plus loin, la Tour de Télévision de Berlin-Est, qui mesure 365 mètres de haut. Tout près de l'escalier, on aperçoit une petite bosse, dans un terrain vague, c'est là, paraît-il, que se trouvait le bunker de Hitler...

A Berlin-Ouest, il y a des arbres partout, qui sont des poumons pour les habitants.

Dans chaque quartier, on est à peu près sûr de voir un parc et de la verdure.

Malgré les grandes places et les larges avenues de Berlin, les surfaces bâties ne représentent qu'à peine un tiers de la superficie totale de la ville.

Nos camarades Allemands, qui ont organisé ce voyage, avaient demandé des subventions dans différents services de leur gouvernement et finalement, elles ont été accordées.

De ce fait, le voyage est devenu presque officiel. Nous avons donc été pratiquement obligés d'assister, à deux séances d'information à Berlin, l'une à l'Institut Universel Allemand et l'autre au Centre de Documentation.

En tant que Français, un peu râleurs, nous y sommes allés tout de même, de bon gré.

Les Allemands étaient réunis dans une salle et les Français dans une autre.

Notre premier « conférencier » était un avocat, parlant bien entendu, un excellent français. Après un préambule sur les Allemagnes séparées, c'est nous qui lui avons posé des questions de toutes sortes, souvent insidieuses. Le second, que nous avons vu le lendemain, était un professeur. Il nous a projeté un petit film et s'est soumis ensuite au jeu des questions, toujours sur le thème des deux Allemagnes et des deux Berlin.

Nous avons appris là, une foule d'informations intéressantes et mal connues, et toutes réflexions faites, c'est probablement, ces deux discussions très ouvertes, que nous retiendrons de ce voyage, avec le plus de plaisir.

Comme les déjeuners étaient pris par petits groupes, un jour nous entrons, à 5 ou 6, dans un passage, qui aboutit dans une salle de restaurant.

Sur les murs, étaient accrochées des photos de cinéma, très agrandies et encadrées. En s'approchant, nous voyons qu'il s'agit de Jean Gabin, en grand format, dans diverses séquences du film « Le Clochard ».

Que viennent faire ces photos dans une impasse ? Nous ne l'avons pas demandé...

Ce même jour, nous partons, l'après-midi, dans la forêt de Grunwald, toujours en auto-car. On y voit des sangliers dans un parc. Comme il pleut, nous faisons une longue excursion, en bateau, sur le lac Havel (ou Wahnsée). Le lac se divise en plusieurs branches. Ce ne sont pas des petits bateaux. Ils peuvent contenir de 200 à 700 passagers.

Malgré deux heures de navigation nous n'arrivons pas au bout de cette mer intérieure. L'une des rives appartient à Berlin-Est, mais il n'y a jamais d'incidents.

Le soir, on retourne dans la forêt. Il existe, en plein bois, une maison russe, construite au siècle dernier. C'est, paraît-il, un cadeau du Roi Frédéric Guillaume III, à sa fille Charlotte, mariée à un prince russe, qui deviendra, plus tard, le Tsar Nicolas I^{er}. Près de la maison, une église Orthodoxe, a été édiflée, dans les années 1830.

La maison, de style russe, est devenue un restaurant, au bord du lac Havel. Nous y mangeons, tous, ce soir, des jambonneaux énormes. Il est presque impossible de tout manger : la moitié est déjà trop ! Toutefois, deux camarades allemands ne laissent que la carcasse, soigneusement nettoyée.

On repart avec le car, en pleine nuit, dans les sentiers très étroits de la forêt.

Puis, vient le jour, où nous partons de bonne heure, pour aller à Berlin-Est. Nous prenons un train à la gare de Friedrichstrasse. En dix minutes, nous arrivons en D.D.R. Les formalités ne sont pas très longues. Il faut donner 5 marks pour le visa et 25 marks par personne pour le séjour. En contre partie, on reçoit 25 marks en monnaie de l'Est. Ces 25 marks ne seront pas repris : il faudra les dépenser dans la journée. Si l'on prolonge le séjour, il faut redonner 25 marks chaque jour. Pour un couple qui dispose de 50 marks, ce n'est pas tellement facile de les dépenser. Car, pour les gens de l'Ouest, il n'y a peu de choses à acheter dans les magasins et dans quelques boutiques d'état. De plus, les marchandises courantes sont très bon marché. Vers 11 heures du matin, nous allons déjeuner, avant la sortie des employés et ouvriers, dans un self-service, pour 12 marks à deux, c'est-à-dire 18 F par personne.

Il est certain qu'il y a moins d'animation à l'Est, comparativement à l'Ouest. Mais Berlin-Est est tout de même une capitale, qui a bien tiré parti de ses monuments, ses musées et ses palais qui ont été reconstruits et restaurés. Tous les grands monuments sont à Berlin-Est : la Nationale Galerie, le Muséum de l'Histoire allemande, le Vieux Muséum — le Bode muséum qui contient des antiquités égyptiennes — le Musée de Pergame et une quantité d'autres musées, théâtres, ministères, sans oublier le prestigieux Opéra et la Porte de Brandebourg. La célèbre avenue « Unter den Linden » est aussi à l'Est.

En déambulant, le long d'une grande artère, nous remarquons, devant un Palais officiel, que des soldats se préparent à la relève de la garde. Ces soldats sont relevés toutes les deux heures, car ils doivent conserver une immobilité totale.

Au moment, où nous commençons à voir les releveurs arriver au pas de l'oeil, un groupe de soldats américains, venus en touristes, se précipitent sur le trottoir du Palais, pour photographier, pendant au moins dix minutes. On ne voit plus les soldats de la D.D.R., submergés par les Américains, qui font des photos sans arrêt. Personne ne proteste !

Après le déjeuner, nous visitons le centre de la ville, puis comme il pleuvine, nous rentrons dans les magasins et les boutiques. Il n'est pas facile d'acheter quelque chose, sinon des disques ou des bouteilles de vodka. Un peu plus tard nous sommes plusieurs à entrer dans le Musée de Pergame, qui

Suite page 4.

Voyage à Berlin et dans la Lande de Lunebourg (suite)

possède, entre autres, des magnifiques antiquités d'Asie Mineure et gréco-romaine.

Avant de revenir à Berlin-Ouest, nous assistons, le soir, à un grand défilé des soldats de la D.D.R., précédés d'une musique militaire.

Le séjour de Berlin étant terminé, nous repartons, en fin de journée, vers la Lande de Lunebourg. Sur l'autoroute, il y a un accident qui provoque une succession de bouchons. Peu après, l'autoroute est fermée et nous devons sortir. Le chauffeur de notre car se retrouve sur une petite route, puis sur des chemins étroits. La nuit est très noire. On ne sait pas trop où l'on est. Dans une ligne droite, on manque d'entrer dans une caserne ouverte. Le car est un peu engagé dans la cour. Le chauffeur, qui a vu un planton de chaque côté, recule et cherche une autre direction. On revient en arrière et on tourne en rond. Finalement on débouche dans une petite ville qui s'appelle Müden. C'est là que d'autres camarades Allemands et leurs épouses, qui, pour des raisons diverses ne sont pas venus à Berlin, nous attendent depuis deux jours. Ils sont arrivés en voitures particulières au nombre d'une trentaine.

La jonction des deux groupes déclenche des embrassades multiples et prolongées.

Müden est une petite ville attrayante, avec tout le charme de la campagne. Une rivière la traverse et l'on peut se promener autour d'un étang plein de poissons.

Nos deux groupes, qui doivent représenter 80 personnes, sont répartis dans l'Hôtel de la Poste et dans l'Hôtel des Agriculteurs, qui détiennent des salles immenses et des chambres innombrables.

Après une promenade dans la ville, on constate qu'elle est plus grande qu'on ne le croyait. Il y a des nombreux commerces de tous genres.

Le déjeuner terminé, nous partons dans la lande. L'épouse d'un de nos camarades Allemands a un oncle qui habite Müden. Il s'est proposé de nous guider. C'est un ancien officier prussien, bel homme, encore très alerte. Il nous dit qu'il était à Paris, en 1940.

Nous sommes dans le pays de la bruyère, qui normalement est très fleurie en septembre. Mais, cette année elle a beaucoup souffert de la sécheresse.

En descendant du car (et des voitures) nous trouvons, sur place, des calèches, très larges, tirées par des chevaux. Nous allons voir, un petit village situé à 4 kilomètres environ, qui possède un musée des ustensiles, des outils, du mobilier, des objets qui ont servi dans les siècles précédents. On peut y aller aussi à pied. Passées quelques fermes, il n'y a plus de maison avant le village. La route sillonne, entre des champs de bruyère, jusqu'à perte de vue. Nous visitons ce musée des antiquités de la vie ancienne, avec un petit pincement au cœur, en regardant tout ce qu'il fallait pour travailler, pour soigner les animaux, pour manger, pour dormir et pour s'habiller à des époques qui nous semblent très lointaines aujourd'hui. Les marcheurs (et mar-

cheuses) qui ont fait l'aller et le retour sont heureux de leur performance.

Le soir, il y a un grand dîner à l'Hôtel de la Poste, pour les 80 personnes présentes. « L'oncle » a trouvé un musicien qui a une belle voix, qui connaît un grand nombre de chansons et surtout qui a, autour de lui, plusieurs instruments de musique, qui lui permettent de faire un concert à lui seul.

« L'oncle », qui a amené sa femme, ne manque pas une danse.

Avec les danses et les chansons, il faut bien sûr des boissons adéquates. On s'en rend compte, en voyant les allées et venues des serveurs et serveuses.

Les Allemands, c'est bien connu, savent, parfaitement, chanter ensemble. Ils nous le prouvent encore, au cours de cette soirée. Par bonheur, un de nos camarades Français, qui est avec nous, a étudié le chant et la musique dans sa jeunesse. D'une voix de tonnerre, il nous déclame « Le veau d'or est toujours debout » (dans le Faust de Gounod). Il est follement acclamé.

Le lendemain de cette soirée, nous devons aller en forêt. Mais avant de partir « l'oncle » nous offre un schnaps, à son domicile.

C'est pour voir un monument édifié, en souvenir d'un compositeur, né à Müden, que nous entrons dans une forêt pleine de bruyère. Ce compositeur est mort à la guerre en 1914. Ensuite le car nous attend à la lisière du bois pour nous conduire à Celle, ville de 75.000 habitants, qui est un véritable musée, avec ses maisons à colombage de couleurs vives, avec son théâtre le plus ancien d'Allemagne, son château des ducs de Brunswick et son jardin à la française.

Nous remontons un peu plus au Nord, pour déjeuner dans un restaurant de 800 places à Walsrode. Il y en a plusieurs autres de cette taille.

L'après-midi est consacré à la visite d'un parc d'oiseaux. Il fait du soleil et le parc est un véritable enchantement. On y trouve des oiseaux de tous les pays du monde, soit en liberté, soit dans des cages spécialement étudiées pour chaque espèce. D'un oiseau à l'autre, c'est une féerie de couleurs éclatantes. On regarde des bosquets de fleurs, des serres tropicales, des rivières, des mares à canards et des grandes volières. Tout a été prévu. Pour les oiseaux de mer, il existe un appareil à faire des vagues. Dans le parc, sur une étendue immense, on peut voir environ 4600 oiseaux. Nous avons passé là, un après-midi de rêve. C'est certainement le plus beau et le plus grand parc d'oiseaux de notre continent (et probablement du monde).

Près de Walsrode où se trouve le parc, il y avait, durant la dernière guerre un camp de prisonniers à Fallingsbostel.

De retour à Müden, nous apprenons que « l'oncle » qui avait déjeuné à nos côtés, a eu un malaise et a été transporté dans un hôpital.

Le jour suivant, un samedi, c'est la direction de Lunebourg que nous prenons. C'est un jour de marché. La grande place, située devant la Mairie, est occupée par des vendeurs de légumes, de fleurs et de bruyère. Cette grande place est superbe, avec ses maisons de briques, ses pignons torsadés et son Hôtel de Ville, qui entremêle des styles et des époques différentes.

Nous allons voir l'église Saint-Jean, le Monument aux Morts, plusieurs magasins, et le marché, bien entendu. Des dames achètent des fleurs séchées, spécialité, paraît-il de la région. Malheureusement la Mairie est fermée, le samedi, pour les visites guidées. Nous déjeunons en commun, dans un restaurant, tenu par un très jeune couple.

Et puis, comme toutes les choses — et les voyages — ont une fin, nous reprenons la route et l'autoroute pour rentrer à Bad-Soden — ville proche de Francfort — où habitent nos partenaires allemands.

Pour clôturer ce voyage, nous nous retrouvons tous — et même plus nombreux car d'autres camarades nous ont rejoints — le dimanche soir. Le rendez-vous a lieu dans la grange, très vaste, du père Grégori, qui est agriculteur (et qui a participé au voyage).

Sa grange a été nettoyée à fond et décorée par des branchages, couverts de feuilles. Nous sommes une bonne centaine, y compris un représentant de la mairie.

Trois camarades allemands font cuire, dehors, sur des braseros, des morceaux de viande fraîche. Dans le courant de la journée, des dames ont préparé des dizaines de gâteaux.

Quand tout le monde est placé, le président allemand fait un long discours qu'on traduit en français. Puis le représentant de la municipalité en fait un autre, qui est aussi traduit, mais par un autre interprète. Il reste au président français à en prononcer un troisième, retraduit en allemand.

Un musicien professionnel, entouré d'instruments de musique, commence à chanter. Pendant ces intermèdes, le chien de Grégori, principal bénéficiaire de la fête a mangé le restant de la viande et n'arrive plus à se bouger.

L'ambiance a monté de plusieurs degrés. On danse déjà, autour des tables. Dix minutes plus tard on défile, avec des branchages à la main. Naturellement la bière coule à flots. Deux camarades sont préposés à remplir les verres, mais bientôt il en faut un troisième. Et ce sont des enfants qui courent, dans toutes les directions pour les porter.

Pour revenir à un peu de calme, un camarade français organise un mariage, avec le Maire, le marié coiffé d'un chapeau haut de forme, et la mariée couverte d'un voile blanc (c'était préparé d'avance). Il recueille beaucoup de succès.

Les Allemands font des jeux divers avec des ballons, des clous à enfoncer, des courses avec des pommes de terre et quantité d'autres...

On se remet à danser, avec ou sans les branchages. A un moment, on fait une ronde dehors, autour des braseros qu'on voit mal, mais qui sont encore très chauds. L'ambiance ne faiblit pas et c'est à une heure avancée dans la nuit que la fête se termine.

Et le lendemain, en reprenant le train de Paris, nous avons pu dire à nos partenaires Allemands : « Nous avons fait un beau voyage ».

Maurice ROSE.

GUERRE ET LITTÉRATURE

(suite)

J'ai reçu de mon ami Pierre DURAND, de Pont-à-Mousson, et je l'en remercie, les précisions rectificatives et les commentaires suivants, extraits d'un ouvrage intitulé « Les Combattants de 1870-71 » du Commandant Rousset :

— Bazaine n'a pas capitulé à Sedan le 1^{er} septembre 1870, mais à Metz, le 29 octobre, au Château de Frescaty ; c'est Napoléon III qui a capitulé à Sedan, par l'intermédiaire du général Wimpffen, auquel il avait auparavant remis le commandement de l'armée, Bazaine étant encerclé avec l'autre armée dans Metz :

« Aussitôt la capitulation de Sedan signée (le 2 septembre 1871) l'Empereur eut avec le Roi Guillaume, au Château de Bellevue, une entrevue forcément sans intérêt général et partit immédiatement après pour le Château de Wilhemshöhe, ancien palais de l'Électeur de Hesse-Cassel, détrôné en 1866. C'est là qu'il accomplit sa captivité ».

« Nos pertes étaient plus terribles (que celles de l'ennemi) ; elles montaient aux chiffres suivants : 3.000 tués, 14.000 blessés, 21.000 prisonniers pendant la bataille, 81 prisonniers par capitulation, 3.000 désarmés en Belgique ».

Et à propos des prisonniers, le Commandant Rousset écrivait :

« Le lendemain de cette journée fatale, nos pauvres soldats, strictement gardés par des détachements allemands, étaient entassés dans la presque totalité d'Iges et traités par leurs vainqueurs avec une barbarie qui révolte et que l'histoire a déjà flétrie. Ils devaient rester là plusieurs jours, mourant de faim et de froid, sans abri, ni couvertures, et parqués comme des bestiaux dans une boue pestilentielle. Ils étaient, dans ce camp de la misère, 83.000 ; nul ne saura jamais combien ont succombé plus tard

aux suites des cruelles souffrances qu'ils y ont endurées. Le 6 septembre, commencèrent les convois pour l'Allemagne, et, le 15, les derniers soldats français quittaient le sol où ils s'étaient si vaillamment battus, pour entamer les étapes douloureuses d'une captivité de cinq mois ».

Ainsi prit fin la douloureuse odyssée de l'armée formée à Chalons le 20 août 1870.

J. T.

Tout entier captivé par la correspondance Flaubert-George Sand, notre ami TERRAUBELLA a négligé ses leçons d'Histoire de la France. Outre notre ami Pierre Durand qui rend à Bazaine ce qui lui appartient, de nombreux amicalistes érudits ou passionnés d'Histoire nous ont adressé des messages de rectification. Nous citerons parmi eux nos amis BASSET, de Salon, Eric GROS, de Fontainebleau, Paul WALTZING, de Nice, le Dr MEULEY, de Reims et Robert RAFFENNE, de Lille, sans compter votre serviteur qui avec l'aide de son inséparable Larousse « Je sème à tout vent » authentifie les dires de nos camarades, en ce qui concerne l'odyssée de Bazaine.

Nous avons transmis cette correspondance à notre ami Jo TERRAUBELLA qui de sa retraite de Mérignac nous fait parvenir sa réponse.

H. PERRON.

GUERRE ET LITTÉRATURE (suite)

Dans mon article « Guerre et littérature » paru dans le numéro de novembre dernier, j'interrogeai, s'agissant de la captivité de Napoléon III : « Quel lecteur érudit du Lien me dira le nom du « Sigmaringen » où l'Empereur fut détenu et combien de temps ? »

Je suis aujourd'hui rassuré sur l'intérêt que les lecteurs prennent à ce que nous publions ici. Les réponses reçues honorent la rédaction tout entière et c'est en son nom que je remercie ceux qui nous ont écrit.

C'est avec plaisir que nous portons à la connaissance de nos lecteurs et de nos amis la contribution de ces camarades, en particulier celle de Eric GROS, dont l'importance n'échappera à personne. Qu'il me permette de lui dire mon accord entier sur ce qu'il écrit, qui recoupe ma propre pensée tant sur ce passé de la captivité — j'ai beaucoup écrit là-dessus, ici-même — que sur les interrogations que suscite « le présent » allemand...

J. TERRAUBELLA.

Cher Camarade,

Je lis toujours avec intérêt et plaisir vos articles du Lien. Le dernier paru dans le numéro de novembre du journal, pose une question d'histoire à laquelle je m'empresse de répondre. Mais il se peut qu'entre temps la réponse vous ait été fournie par vous-même ou par quelqu'un d'autre.

Napoléon III, fait prisonnier à Donchery (Ardennes) le 2 septembre 1870, fut interné au Château de Wilhemshöhe, à quelque 15 kilomètres de Kassel. Il doit y être resté jusqu'en mars 1871, jusqu'au moment où s'engageèrent, entre la France et l'Allemagne, les pourparlers de paix qui aboutirent, le 10 mai 1871, au traité de Francfort. De Kassel, Napoléon III se retire en Angleterre à Chislehurst (banlieue sud-est de Londres), où il mourut en 1873.

Au sujet de la capture (Gefangennahme) et la captivité de Napoléon III, il serait intéressant de consulter la correspondance de Bismarck. Je n'ai malheureusement sous les yeux qu'un extrait de la lettre écrite par le Chancelier de Fer à Guillaume I^{er}, le 2 septembre 1870, à Donchery. Bismarck relate qu'il eut dans ce village, dans la modeste maison d'un ouvrier, un entretien d'une heure avec l'Empereur. Le Chancelier demanda à Napoléon s'il est prêt à négocier la paix ; mais celui-ci se récupe en excipant de sa condition de prisonnier et en renvoyant Bismarck « au gouvernement qui se trouve à Paris ».

VIVE LE CANADA !...

Me permettez-vous d'ajouter quelques mots en rapport avec l'affaire Deleau-Deshayes, qui fait la « une » du Lien de novembre ?

Prisonnier au Stalag XB, j'ai, moi aussi, bénéficié d'une libération anticipée. Le 31 juillet 1941, j'ai été déclaré « dienstunfähig » et rapatrié le 3 octobre de la même année. En réalité, je n'étais ni malade, ni inapte au service. Mais ce n'est pas à une faveur spéciale que je dois mon « élargissement » (je ne l'aurais d'ailleurs jamais sollicité) et je ne suis pas le seul à avoir connu au stalag XB, cet heureux sort. Il régnait alors dans le camp, une atmosphère libérale. L'Allemagne était, vous le savez bien, à l'apogée de sa puissance et dans la conviction de sa victoire. L'avance rapide de ses armées sur le front de l'est avait entraîné la capture de milliers de soldats russes. Ils devaient, se plaisait-on à dire, permettre la relève des prisonniers français. La résistance en France n'était encore que sporadique. Nos géoliers, singulièrement ceux de Sandbostel, se sentaient disposés à la générosité des forts. Il y eut donc, dans notre camp, au cours de l'été 1941, de nombreuses libérations de complaisance pour pseudo-maladie. Un médecin français établissait un diagnostic et son collègue allemand ne se faisait pas trop prier pour le confirmer. Un infirmier allemand se faisait d'ailleurs l'allié — ou le complice — du prisonnier : il s'employait fort bien à circonvenir le « Stabsarzt ». C'est ainsi, en tout cas, que s'est déroulée la procédure qui aboutit à ma libération.

Elle n'est peut-être pas glorieuse, mais pour n'avoir pas été héroïque, elle fut cependant exempte de toute compromission. Nous avons été plusieurs (Combien ? je ne sais) à saisir l'occasion favorable, le « Kairos », dirait-on en grec et en allemand. Même si aujourd'hui nous préférons, pour en tirer fierté, avoir dû notre liberté à quelque évasion difficile, nous n'avons pas le sentiment d'avoir perdu l'honneur. D'ailleurs la mentalité et le comportement de quelques-uns de nos gardiens nous dissuadèrent de jouer aux intraitables. Je voudrais témoigner en faveur de quelques individualités allemandes qui, résistant à l'ivresse du triomphe national, surent garder la tête froide, un jugement sain, des sentiments humains. Ma connaissance de l'Allemand m'a permis, parfois, des conversations où se trouvait dépassée la situation historique de la guerre et abolie l'humiliante relation du vainqueur au vaincu, du géolier au prisonnier. J'ai malheureusement perdu la trace de ces bons allemands et oublié jusqu'à leurs noms.

Je pense, en premier lieu, à l'infirmier qui se fit l'artisan de ma libération. Cet homme de bien prit aussi, plusieurs fois, l'initiative (risquée) de nous emmener promener, quelques camarades et moi, au dehors du camp, dans le village de Sandbostel. Il tenait des propos qui témoignaient de sa méfiance à l'égard du III^e Reich. Il y avait aussi un juriste de Westphalie que nous surnommions « Kodein » parce que, affligé d'une toux tenace, il était toujours en quête de ce médicament, et nous demandait de lui en prendre à l'infirmerie (Revier).

Le 22 mars 1941, alors que se mettait en branle la gigantesque opération Barbarousse et que nos « Lageroffiziere » rayonnaient d'une joie insolente en se perdant dans des conjectures sottement optimistes, le juriste en question me prédit que Hitler subirait le sort de Napoléon et que la campagne de Russie sonnerait le glas du III^e Reich. Ce brave homme osait, lui aussi, à mots couverts, s'en prendre au régime. Il y eut encore la serviabilité courageuse de quelques sentinelles (Bagleiposten) et qui se chargèrent clandestinement de lettres ou de paquets destinés aux familles des prisonniers demeurés au Stalag. Bien sûr, les contre-preuves existent ; elles furent même nombreuses. Il y a eu des brutes épaisses, à l'esprit obtus, dont l'action néfaste se déploya, surtout, après 1941.

Vous n'ignorez rien de cela. Pourtant l'expérience de la captivité devrait nous avoir guéris, si jamais nous en avons été atteints, de tout manichéisme simplificateur.

Dans chaque individu, dans chaque peuple, coexistent le bien et le mal. Quatre décennies après les années terribles au cours desquelles elle mit l'Europe en coupe réglée et deux millions de prisonniers français sous sa férule, l'Allemagne nous fait encore la surprise de sa mouvance. Nous nous interrogeons : quelle Allemagne pour demain ? Mais de même que nous n'avons pas désespéré d'elle au temps où elle se vouait au mal, nous ne sommes pas fondés à douter d'elle au moment où la traversent des aspirations contradictoires dont on ne sait à quoi elles peuvent tendre.

Voyez à quoi vous a exposé la question innocemment posée dans votre article du Lien : à lire le message inattendu d'une plume inconnue ! Pardonnez-moi : si vous le jugez importun, soyez remercié si vous le lisez avec bienveillance.

Croyez aux sentiments cordiaux d'un ancien « Mitgefänger ».

Eric GROS.

Ancien prisonnier du Stalag XB.
Professeur d'allemand (honoraire)
au Lycée de Fontainebleau.
10, rue Daint-Merry,
77300 Fontainebleau.

Champagne LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P.G. V B)

Manipulant

CHAMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

Mon dernier « reportage » sur ce magnifique pays est paru dans le numéro de novembre du Lien.

Il était en partie consacré à Florent LABONTE, auteur du livre « Derrière les barbelés Nazis ».

En me donnant son accord pour la reproduction de quelques passages du livre, les Editions du Blé, à Saint-Boniface, m'ont indiqué l'adresse de LABONTE qui est curé à Salle (Manitoba).

Copie de ma lettre du 28 septembre lui a été adressée par le Directeur des Editions. Immédiatement, en me fournissant son adresse, LABONTE a écrit ces quelques lignes : « Merci de votre don. Je l'apprécierai hautement ».

Avec une longue lettre lui expliquant ma captivité je lui ai fait parvenir 17 reproductions de mon carnet de croquis.

Je viens de recevoir sa lettre, datée du 15 novembre ; sa lecture va vous surprendre un peu ; cette FRATERNITE P.G. qui nous unit, n'a pas de frontière ; cette amitié est réconfortante et devrait servir d'exemple à une époque où la lâcheté, la jalousie, la haine régissent en maître...

Cher Florent, je me permets de reprendre fidèlement tes chaleureuses lignes.

« Cher Paul,

Il me semble que je te connais depuis longtemps ; nous avons quelque chose en commun. J'ai vécu 7 ans en France. J'ai bien aimé la France... à part mes quatre années de camp de concentration.

Merci beaucoup pour les croquis... ils me rappellent des souvenirs... surtout... « les fesses à lair ! »

Encore une fois merci.

Si tu reviens au Canada tu seras le bienvenu chez moi.

Donc grand merci et toutes mes amitiés ».

A cette lettre qui vient du cœur... était jointe une photo prise dans son « office »... beaucoup de papiers sur son bureau et dans sa main gauche il

tient son livre ; au-dessous du titre figure la reproduction de sa carte d'identité de P.G. avec son numéro matricule : Z I - 974. On retrouve le même regard intelligent, la même gentillesse.

Mes amis sont nombreux dans toute la France, j'en ai également en R.F.A., en Belgique, en Suisse... maintenant au Canada...

Si Dieu me prête vie, j'espère bien qu'en 1985, je pourrai me rendre à la sincère invitation de Florent !...

Je puis dire que la Captivité — avec ses rudes moments pourtant — me permet de mener une autre vie ; sans cela, dans mon modeste petit « trou » de campagne les jours s'écouleraient banalement. Maintenant, et ce depuis des années, ma nombreuse correspondance m'a permis de rentrer en contact avec des personnes haut placées, de lire sans arrêt, d'organiser mes sympathiques voyages P.G. De mon ami « Gaston le Clochard » aux Colonels, Généraux et autres personnalités... le même sentiment ressort : l'amour de notre Patrie, ressenti différemment et c'est bien normal. Cet AMALGAME ne peut se rencontrer — malheureusement — que chez des êtres différents qui ont subi le même « supplice ».

Persévérons dans cette bonne voie... pendant qu'il est encore temps.

Paul DUCLOUX.
24 593 - X B.

P. S. - Souvent je parcours le beau volume intitulé : « La Presse des Barbelés » de Bellenger et Debouzy.

Page 144, croquis de Albert M..., intitulé : « Quelle rencontre ! » Un clochard est assis sur un banc, avec en main son « kil » de gros rouge et sa boîte de sardines ; en face de lui, debout, belle prestance avec gros cigare... un monsieur bien sapé, et le curieux dialogue suit : « ... Mais mon pauvre homme je ne vous connais pas ! » « ... Rappelle toi... LICHTERFELDE... Baraque 7, chambre 6 ».

Sans commentaire !

La gazette de Holstein

Les prisonniers de guerre russes ou Rouski Woïna Piednié

Après l'avance foudroyante des troupes allemandes en Russie, les Stalags se trouvèrent submergés par les P.G. Russes qui, comme nous en 1940, avaient été surpris par la guerre-éclair.

Sandbostel eut les siens. Ils furent entassés dans des baraques séparées de celles des français par des barbelés. Traités par les Allemands comme du bétail, ils moururent par milliers des suites de mauvais traitements, de faim, et, n'étant pas vaccinés, d'une épidémie de typhus.

Pour éviter la contagion, il était interdit de s'approcher de l'enceinte, et les abords des blocs étaient gardés par des sentinelles en armes qui tiraient sur quiconque s'y hasardait.

Pour les ravitailler, quand les gardiens avaient le dos tourné, les français ou les belges lançaient, par-dessus leurs clôtures, du pain ou du chocolat. Ils se jetaient dessus en se battant comme des loups affamés malgré les coups de triques de leurs kapos.

Tous les matins, une corvée de P.G. russes, dirigée par des allemands, faisait le tour des blocs et jetait dans un tombereau les morts de la nuit, et même, quelque fois, les moribonds. Ils étaient enterrés au cimetière dans des fosses communes garnies de chaux vive.

Cela dura longtemps. Quand l'épidémie de typhus fut enrayée, les survivants furent dirigés vers les kdos de travail pour pourvoir les usines, les grosses entreprises, mais aucun n'alla chez les particuliers.

Un jour, une douzaine de squelettes, hagards et titubants, revêtus de l'uniforme kaki et rouge de l'armée soviétique, arrivèrent chez nous. Ils étaient logés dans un kdo à part et avaient leurs propres gardes qui n'étaient pas SS, mais ne valaient guère mieux. Au travail, l'un d'eux, armé d'un fusil et d'un bâton, ne les lâchait pas d'un pouce et nous interdisait tout contact avec eux.

Peu à peu, pour le besoin du travail, la surveillance se relâcha, puis le gardien fut supprimé. On put alors les aborder. Leurs vêtements dégageaient une odeur insupportable du chlore qui les avait désinfectés.

Au bout de quelques semaines, relativement mieux nourris qu'au stalag, (c'était un français qui leur faisait la cuisine), ils reprirent meilleure allure. Nous leur donnions le reste de notre soupe, un demi-seau, et des pommes de terre. Au début, nous en appelions un et lui remettions la nourriture, mais il se sauvait avec et se cachait dans un coin pour engloutir, à lui seul, toute cette pitance. Il fallut les appeler un par un et leur remplir leur gamelle.

Ils ignoraient le partage.

Petit à petit, une sélection s'opéra. Les plus rustres allèrent dans les entreprises de terrassement et il ne resta plus que les ouvriers qualifiés. Ceux-là étaient civilisés et pouvaient s'exprimer dans un allemand compréhensible (Les slaves ont le don des langues). Ils se montrèrent d'une extrême gentillesse et nous remercièrent de ce que nous avions fait pour eux. Nous leur donnions des cigarettes qu'ils défaisaient et roulaient dans du papier journal. Pour cela, le « Trait d'Union » ce journal de propagande, imprimé en français à Berlin, pour les P.G., que nous ne lisions même pas et que nous réservions à une autre usage, leur était d'un grand secours.

Les premiers temps, il y eut cinq décès sur les 80 que comptait leur kdo. Ces morts étaient dues à leur extrême faiblesse. Ils attrapaient toutes les maladies et n'étaient pas soignés. Les wachman ne valaient pas mieux que les gardes-chiourme du stalag et ne toléraient pas qu'un malade reste au kdo sans travailler.

Le premier mort eût droit à un cercueil fait par ses camarades avec les planches d'une étagère ; le second aussi. Le troisième, les fournitures étant épuisées, fut enveloppé dans une couverture. Les deux autres furent enterrés sans rien, à même la terre ; tous hors du cimetière, dans un petit bois attenant, sans marque apparente. Un camarade, géomètre dans le civil, releva l'emplacement des corps et leur nom et remit les coordonnées aux Anglais, après la libération. Ils les firent relever et inhumèrent dans l'enclos, à côté des aviateurs alliés tombés en mer. Ils y reposent encore et leurs tombes sont entretenues.

Ces pauvres Russes étaient soumis à toutes sortes de brimades et recevaient la schlague. Ceux qui travaillaient à la digue étaient harcelés de coups pour les faire activer.

Parfois des bateaux de pêche, rentrant au port, leur lançaient des poissons, par jeu... ou par charité ? Ils se jetaient dessus et les mangeaient sur place, crus, sous les coups de leurs gardiens. Il n'était pas rare que l'un de ces malheureux reste sur le carreau et se fasse relever à coups de bottes.

Pour les reconnaître, en cas d'évasion, les Allemands, l'esprit toujours fécond rasaient la moitié du crâne et laissaient sur l'autre, un centimètre de cheveux. Trois semaines après, l'ordre était inversé ; un coiffeur russe s'en occupait le dimanche, avec une tondeuse qui lui avait été fournie.

A l'usine, ils firent toutes les corvées, puis travaillèrent dans leur spécialité, à la menuiserie, au tournage, à la tôlerie ou comme soudeur. Ils étaient très habiles et il nous fallait les surveiller pour qu'ils ne travaillent pas trop vite.

On sut leur nom, ou plutôt leur prénom. Fiodor était un colosse, court mais tout en largeur. Il jonglait avec des bouteilles d'oxygène pesant 80 kg, qu'il faisait tourner autour de son cou comme un tambour-major avec sa canne. Il entraînait souvent en compétition avec mon ami Veinhard qui était fort aussi. Il avait passé 8 ans dans une mine de sel en Sibérie et avait les doigts rongés. Il nous dit avoir, un soir de paye arrosé de vodka, un peu « bousculé » son contremaître et nous avoua, en riant, qu'il en était mort... Il n'avait été libéré que pour faire la guerre.

Yvan était Mongol et avait une bonne tête d'asiatique aux yeux bleus. Il en perdit un dans un accident de travail. Il était musulman et parlait un peu l'arabe. Je le saluais le matin d'un Salem Alick, auquel il répondait : Alikoum Touma.

Grégory était lettré et presque ingénieur. Il parlait quelques mots de français et était très fort en math.

Alexander, fanatique communiste nous prêchait la satellisation des pays occupés par les Russes.

Suite page 6.

LA GAZETTE DE HOLSTEIN (suite)

— Et s'ils y arrivent, jusqu'en France? Lui demandait-on.

— Et bien, la France sera Russe, répondit-il.

Ceci bien avant les accords de Yalta.

Par contre Tchekovky, nom facile à retenir, n'était pas membre du parti. Il en avait d'ailleurs souffert avant-guerre. N'en ayant pas la carte, il ne pouvait se ravitailler dans les coopératives et payait hors de prix ce qu'il achetait dans les boutiques. Quand un allemand civil se déclarait partisan du P.C., il y en avait, il lui rétorquait : « Va voir en U.R.S.S. et tu verras que c'est pire que chez toi ».

Tchéko, comme nous l'appelions, fit un jour le mur, au péril de sa vie, pour aller se faire photographe, en se faisant passer pour un civil polonais afin de pouvoir remettre une photo d'identité en souvenir à ses amis français. J'ai toujours conservé précieusement ce gage d'amitié.

SPATSIBA TOVARITCH TCHEKO : Merci camarade Tcheko!...

Que sont-ils devenus ces gentils camarades?...

Jean AYMONTIN.
27641 - X B, A.

« Il n'y a pas de plus grand art que celui de détruire
la résistance de l'ennemi sans combat sur le terrain ».

(Sun Tsu, philosophe chinois)

DE LA PAIX

Notre monde est de plus en plus violent, cruel, injuste, sectaire, dangereux. Chaque jour les media nous harcèlent d'images terrifiantes (guerres, guérillas, terrorismes) de commentaires, d'appels, d'implorations et de prières. En vain, le plus souvent. Du plus mince au plus dramatique, aucun événement, ou présumé tel, ne nous est épargné. Ayant des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, nous ne pouvons que tout savoir, ou presque, de ce qui se passe quotidiennement sur cette planète folle nommée Terre! Inutile d'invoquer « le droit de ne pas savoir », cher à Soljenitsyne, il nous faut subir le torrent des images et des mots. Robinson, sur une île, y échapperais-je même?

Savoir donc, mais comprendre? That is the question. La bonne terre du discernement, l'assurance de ceux qui savent, ou prétendent savoir, l'engagement d'un militant même, est-ce suffisant quand on songe aux techniques de manipulation psychologique, aux propagandes, aux altérations sémantiques mises en œuvre par les « maîtres » du jeu? Et le commun, vous, moi, comment sépare-t-il le bon grain de l'ivraie, également semés dans le champ de la conscience? Et le voulons-nous seulement? Ne préférons-nous pas, souvent, jouer les autruches, sans rassurer à bon compte en nous intégrant aux gros bataillons de la facilité? Confrontés à tant de problèmes, comment prétendre les appréhender dans leur entière vérité, sans risquer l'outrecuidance ou l'orgueil? Ainsi celui de la paix...

L'adage ancien disait : si vis pacem para bellum, prévoir la guerre pour avoir la paix. Prévoir, c'est-à-dire se préparer pour être en mesure de combattre si c'est nécessaire. D'aucuns prétendent aujourd'hui que cette maxime (la pensée qu'elle traduit) est belliqueuse en elle-même. L'histoire enseigne pourtant que les peuples qui négligent leur protection résistent difficilement à la convoitise des puissants. L'amour de la raison et de la justice, la volonté de dialogue ont rarement prévalu au cours de l'histoire.

La persistance de la guerre et de l'esprit de guerre reste un phénomène troublant et inquiétant. Le développement sans précédent des techniques et des sciences a permis, paradoxalement, un progrès étonnant et scandaleux dans l'art de la guerre. Pour la première fois dans l'histoire, l'homme est en mesure d'annihiler toute vie sur la terre ou, à tout le moins, de la réduire dans des proportions considérables. Cette perspective terrifiante ne suffit pourtant pas à désarmer les rivalités installées, à dissoudre les méfiances réciproques. Pourquoi? La réponse n'est pas aisée et cette incertitude explique l'angoisse et le désarroi des esprits et favorise la manipulation psychologique, la mise en condition des populations. Leur mobilisation se fait dans le flou, l'ambiguïté, la mauvaise foi, l'enjeu véritable étant occulté le plus souvent au profit de la simple émotion.

Nous avons ainsi, ces derniers mois, assisté à l'émergence soudaine, curieuse dans quelques villes ouest-européennes, allemandes en particulier, de centaines de milliers de pacifistes, ou se voulant tels, qui, sous des dehors où la kermesse le disputait à la parodie, clamaient leur refus de la guerre et leur volonté de paix immédiate et de désarmement, même unilatéral. Bel exemple d'irresponsabilité, de naïveté, d'inconscience et de peur panique ensemble...

Saine préoccupation au demeurant que celle de ces manifestants, outre-Rhin et ailleurs, mais inconséquente, irréfléchie : les euromissiles nucléaires bannis, l'arme atomique multiforme rejetée, n'auraient-ils donc plus peur du reste, le fantastique arsenal « conventionnel » dont disposent les principales puissances militaires? Croient-ils que la mort et les destructions leur seraient mieux évitées? Que ceux d'entre eux qui ont connu les bombardements de Hambourg, de Berlin, de Dresde durant le deuxième conflit mondial se souviennent et qu'ils imaginent, au-delà de leur peur légitime, ce que serait aujourd'hui une guerre « classique » électronique.

Aussi paradoxal que cela paraisse, c'est à l'existence de l'armement nucléaire et à son « équilibre »

TRANSACTIONS
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIERE BASTIAISE

CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA
Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains
à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts
immobiliers - Locations, etc...

que l'Europe doit quarante années de paix. Evidance ou découverte, qu'importe! C'est un fait.

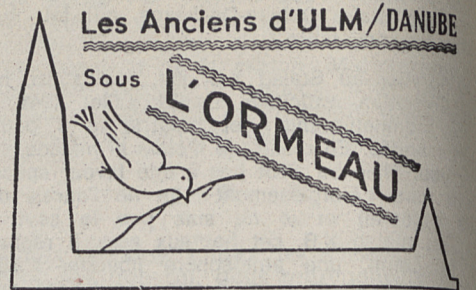
Je suis tout autant qu'un de ces pacifistes ambulants, Nobel de littérature, religieux, politiciens à géométrie variable, écolo-utopistes en tous genres, attaché à la paix. Comme eux, j'ai peur pour mon pays d'une guerre nucléaire qui le ravagerait, plus encore peut-être que le leur, le paratonnerre ayant, c'est bien connu, la propriété d'attirer la foudre. Mais non, le pacifisme n'est pas la paix. Ce serait trop simple d'ailleurs. Si la réduction des antagonismes entre les nations dépendait du seul cri des peuples dans les rues et sur les places des villes, la guerre aurait depuis longtemps disparu de nos contrées. Les manifestants parisiens qui acclamaient sans réserve Daladier revenant de Munich en 1938 se voulaient, se croyaient pacifistes. Ils n'évitèrent pas la guerre, ils ne le pouvaient pas d'ailleurs. Au même temps, de l'autre côté du Rhin, des foules semblables manipulées, fanatisées, ignorantes aussi, criaient devant Hitler : Sieg! Sieg! L'expansionnisme allemand avait marqué un point, le peuple tchèque, lui, avait perdu la liberté! Nouvelle bien qu'ancienne, l'idéologie d'un pacifisme, ne nous fait pas oublier que « la prétention de certains hommes à faire l'histoire » demeure et s'accroît sans cesse... Faut-il pour autant considérer la guerre comme inévitable et se croiser les bras en attendant l'inéluctable horreur? A toutes les époques des hommes se sont opposés courageusement à la guerre tandis que d'autres s'y appliquaient avec une égale détermination. Sans tomber dans l'utopie pacifiste ou l'hystérie guerrière, il importe aux personnes, aux groupes, aux associations — notamment aux anciens combattants qui savent, eux, de quoi ils parlent — d'appuyer toutes les possibilités de dialogue entre Etats ou groupes d'Etats, de favoriser l'établissement de la justice, c'est-à-dire de donner des chances égales de développement politique, économique et culturel à tous les peuples, en toute liberté et égalité. Mieux que des défilés brouillons, rêveurs et naïfs, cette collaboration à l'établissement de la paix exige une prise de conscience claire de la réalité objective du monde et une appréciation complète de l'enjeu, lequel ne se limite pas à l'évitement de la guerre, « stricto sensu ».

Car la paix sans la liberté n'est rien. La liberté des personnes et des peuples est l'autre dimension de la paix. Des peuples sans liberté sont des peuples à qui on fait la guerre... L'histoire récente de l'Europe a montré combien la paix était indissociable du combat pour la liberté. Les jeunes générations devraient avoir à cœur de se souvenir que la liberté de manifester, qu'elles exercent si volontiers aujourd'hui, elles le doivent à leurs aînés qui ont refusé de subir et préféré donner leur vie (ou endurer souffrances et épreuves) pour la reconquérir, lorsqu'elle leur fut ôtée.

Rien de plus naturel et légitime que de vouloir vivre en paix, dans l'amour et dans la joie, ainsi que le clamait, fut-ce injurieusement, à la télévision, un jeune chanteur « bien de chez nous ». Changer les épées en socs de charrues est certainement un noble idéal, mais il demande beaucoup de sagesse, ce que l'homme possède le moins assurément. Pour l'instant, les vraies menaces, avant les fusées, sont constituées par le renoncement, l'aveuglement, l'irréalisation et l'abdication de l'âme. La servitude volontaire est la pire et elle conduit aussi à la mort. Saurons-nous éviter le destin prédit par le poète :

Semer la liberté
Je me levai avant le jour
Et d'une main inassouvie
Je projetai dans les labours
La liberté, divine graine.
Mais je perdis en vain ma peine,
Mon temps, mes soins et mon amour.
Paissez, ô Foules bienheureuses!
Point pour les troupeaux.
Le couperet et la tondeuse
Hélas, c'est tout ce qu'il vous faut
Le joug qui sied
Aux têtes creuses, le coup de fouet qui vous tient chaud.
(Pouchkine, traduit en français par Marina Tsvetaïeva).

J. TERRAUBELLA.
(1-12-1983).



1870-1871 - NAPOLEON III - BAZAINE

Sur l'article de notre camarade TERRAUBELLA « Guerre et littérature » paru dans le Lien n° 391 de novembre 1983, la discussion est ouverte sur les redactions de nos deux grands manitous de l'époque : Napoléon III et Bazaine. Les « Anciens d'Ulm » toujours disponibles, veulent également participer au débat. C'est notre camarade Paul WALTZING, Professeur honoraire, 31, Av. Cap de Croix, B2, 06100 à Nice, ancien d'Ulm qui apporte, lui aussi, sa contribution à ce point de l'histoire. Nous nous faisons un plaisir de publier sa lettre à l'ami Terraubella dans notre rubrique « Sous l'Ormeau ».

Lucien VIALARD.

Nice, 1^{er} décembre 1983.

« Mon cher camarade,

Je vous écris ce jour pour répondre en toute camaraderie à l'article de Terraubella, passé récemment où il était question de la Guerre de 1870.

Avant de préciser dans quel château d'Allemagne fut interné Napoléon III, après sa reddition, je voudrais relever une petite erreur ou plutôt une confusion qui s'est glissée dans cet article par ailleurs intéressant et sensé. Ce n'est pas Bazaine qui capitula à Sedan le 1^{er} septembre 1870 en même temps que Napoléon III. Bazaine, lui, commandait l'armée de Metz forte de 173.000 hommes et c'est dans cette capitale de la Lorraine ensuite annexée, qu'il se rendit avec toute son armée et un immense matériel sans avoir fait le moindre effort pour se dégager. Ceci s'est passé le 21 octobre 1870 seulement.

A Sedan, le 1^{er} septembre, c'est Mac Mahon, Maréchal lui aussi et Duc de Magenta, qui commanda, tout au moins au début de l'action, à une armée assez disparate de 130.000 hommes. Mais, blessé lui-même, il dut être évacué et le commandement se trouva alors disputé entre le Général Ducrot, désigné par le Maréchal et le Général de Wimpffen, poussé par l'Impératrice régente et par Cousin-Montauban, ministre de la guerre. Wimpffen l'emporta, et, au lieu de faire retraite sur la Belgique, donna l'ordre de résister et de tenter de percer les lignes Saxonnes qui coupaient toute issue.

Le principal moment de cette action se situe à Bazailles où eut lieu l'épisode fameux des dernières cartouches, sujet d'un tableau connu. De son côté, le Général Marguerite, père des célèbres écrivains, se sacrifia avec sa division de Chasseurs d'Afrique pour empêcher le désastre, arrachant au vieux Roi de Prusse Guillaume I^{er} qui observait le déroulement de cette charge héroïque du haut des collines de Fresnois dominant la cuvette de Sedan, l'exclamation fameuse : « Ah! les braves gens! » Mais le sort était jeté. A 14 heures l'Empereur fit hisser le drapeau blanc en signe de capitulation. Le Général de Wimpffen se rendit à 8 heures du soir au Quartier Général Allemand de Douchain pour en conférer avec le Maréchal de Moltke, le grand chef prussien. Signée le lendemain 2 septembre, elle livrait l'Armée tout entière ainsi que l'Empereur. Le désastre évita une boucherie. Les soldats français prisonniers furent envoyés en Allemagne à marches forcées et souffrirent beaucoup. Napoléon III fut traité en souverain avec landau et escorte de cuirassiers blancs. Il était très diminué physiquement par les souffrances de sa maladie.

Et j'en viens maintenant à la question posée par notre ami. L'Empereur fut interné au Château de Wilhelmshöhe, Province de Hesse Nassau du royaume de Prusse, présidium de Cassel. Construit de 1787 à 1796, il s'élève sur l'emplacement d'un ancien couvent du XII^e siècle. Il servit jusqu'en 1866 de résidence aux princes électeurs de Saxe. Napoléon III n'y demeura que quelques semaines. Il obtint de se retirer à Chislehurst, près de Londres où il mourut de la gravelle en 1873.

J'espère que notre bon camarade Terraubella dont j'apprécie les articles, ne s'offusquera pas de cette mise au point, peut-être trop longue.

En terminant je vous prie M. le Directeur et Cher Camarade de transmettre mes spéciales amitiés à Jean BATUT et à René SCHROEDER, ainsi qu'à tous les V.B.

TERRAUBELLA a été enchanté de ta mise au point et t'en remercie comme le font tes amis Anciens d'Ulm heureux de retrouver un excellent camarade, et qui t'adressent leur amical souvenir.

L. V.

JEUDI 1^{er} DECEMBRE 1983

Le « dernier jeudi » de l'année 1983 à Opéra-Provence. Toujours nombreux, les anciens d'Ulm sont « majoritaires », une fois de plus et fidèles à l'Amicale V.B. Mmes : COURTIER, MIGUEL, BERCHOT, Huguette CROUTA notre « Mascotte »; nos camarades et leurs épouses : SCHROEDER, BARUT, SENECHAL, ARNOULT, JOSEPH, DUEZ, REIN.

Nous devons excuser : BALASSE, GRESSSEL, FAUCHEUX, Aimée YVONET, Jean BLANC pour raisons familiales et qui nous avaient prévénus. Mais toutes et tous doivent venir le premier jeudi de janvier. Quant paraîtront ces lignes, le premier jeudi de l'année sera passé; aussi nous renouvelons à tous nos vœux de bonne et heureuse année 1984.

